Première Année, N° 3 15 Fév

15 février au 15 mars 1926



LA NOUVELLE REVUE SOCIAL

REVUE MENSUELLE DU MOUVEMENT SOCIALISTE INTERNATIONA

SOMMAIRE :

Le Numéro - 160 pages - 4 Fr.

PARIS — 41, Rue Saint-André-des-Arts (6e)

La nouvelle Crise du parti Communiste français

Depuis la Noël 1920 où il fut constitué à Tours, dans l'enthousiasme le plus irréfléchi, et dans l'absolue ignorance de ce qu'était vraiment ce bolchevisme russe dont il acceptait pourtant l'absolue hégémonie, le parti communiste français a connu une suite ininterrompue de convulsions, d'exclusions, de divisions.

Faut-il rappeler qu'avant même que ne se produisît l'irrémédiable désastre, dans la salle du Manège de Tours, des militants socialistes tels que Paul Faure, Léon Blum, tels que Marcel Sembat et Mistral — et le signataire même de ces lignes — avaient prédit à leurs camarades égarés les inévitables conséquences logiques des méthodes « nouvelles » qu'ils prétendaient imposer et de toute l'idéologie dont ils se réclamaient — la chasse perpétuelle à l'hérésie, une atmosphère de servilité intellectuelle intolérable, l'abandon des principes fondamentaux de la démocratie ouvrière, tels qu'ils avaient été formulés par les fondateurs du Socialisme moderne et soumis à l'épreuve des faits par près d'un siècle de luttes?

A la même époque, avec une égale clairvoyance, Hilferding, Crispien, Ledebour, au Congrès des Indépendants allemands, à Halle; Fritz Adler et Otto Bauer, au sein de la Sociale-Démocratie autrichienne; Grimm et Graber, dans le mouvement socialiste suisse; Walhead, Clifford Allen, Mac Donald, parmi les camarades de l' « Independant Labour Party » anglais; Hilquit et Debs chez les Socialistes américains; d'autres encore dans d'autres sections de l'Internationle, faisaient entendre les mêmes avertissements prophétiques — et hélas! aussi inutiles, pour ceux qui ne voulaient pas les écouter, ni les comprendre.

En France, l'illusion, spéciale à des milliers de militants de

notre pays, était qu'on parviendrait à obtenir de Moscou une situation privilégiée, une adaptation particulière de ses directives, qu'on bénéficierait au sein du « Catholicisme moscovite » d'un *Gallicanisme communiste* — qui en eut été l'absolue négation. C'est ce qui lui valut en 1921 un énorme essor, aux premiers jours de son existence, portant à plus de 130.000 le nombre de ses adhérents, tandis que le remarquable tirage atteint alors par l'*Humanité* et le succès électoral obtenu dans dans le deuxième Secteur parisien paraissaient justifier les espérances les plus ambitieuses.

Mais cette lune de miel fut courte. La machine à broyer les hérétiques, le vrai « rouleau compresseur » russe, ne tardait pas à fonctionner dès 1922, pour atteindre son maximum d' « efficacité » en 1923. Tout d'abord, Raoul Verfeuil et Henri Sellier, la « droite »; puis bientôt après, le « centre » : Frossard, alors secrétaire général du Parti, Paul Louis, Georges Pioch; les maires de la banlieue parisienne : Auray, Poncet, Cordon, Morizet, Oudin, Gérard; Barabant, à Dijon; Charles Baron, dans les Alpes; Ernest Lafont et Ferdinand Faure, dans la Loire; des militants syndicalistes tels que Dondicol et Bert; les « sommités » intellectuelles, dont s'était glorifiée l'*Humanité* en janvier 1921 : Anatole France — à vrai dire son adhésion, trompettée par Rappoport, n'avait jamais été bien certaine — Séverine, F. Challaye, Mathiez, les uns après les autres, étaient expulsés ou démissionnaient avec éclat d'un parti « inhabitable ».

Du moins on pouvait supposer que, s'étant débarrassé de tous ces éléments « impurs », n'étant plus constitué, suivant la formule de Zinoviev, que d'un « métal d'une seule coulée », le communisme français avait atteint la stabilité, la solidité — autant que l'homogénéité et que la pureté. Il n'en était cependant rien. Dès le début de 1924, on apprenait que les plus notables représentants du « communisme ouvrier », les fondateurs et les théoriciens de la C. G. T. U., Monatte, l'ex-directeur de la *Vie Ouvrière*, et Rosmer, revenu de Moscou avec la pleine confiance du « Commitern », étaient à leur tour frappés de suspicion, puis expulsés pour hérésie « syndicaliste » — tandis que celui-là même qui paraissait jusqu'alors l'incarnation de l'orthodoxie bolchevik, Boris Souvarine — suspect de « trotskysme » — subissait le même sort que Monatte et Rosmer.

Les exclus refusaient d'ailleurs d'accepter leur condamnation. Monatte dressait dès janvier 1925 la *Révolution Prolétа-*

rienne, une fort vivante et combative petite revue mensuelle « syndicaliste-communiste » — groupant autour de lui dans un « noyau » actif quelques-uns de ses anciens amis de la *Vie Ouvrière* d'avant-guerre : A. Rosmer, Robert Louzon, A. Garnery, Villeval, à côté de nouveaux éléments. qui avaient cependant mené le plus violemment la bataille contre la vieille C. G. T., tels que Godonnèche, Chambelland, Richerand.

Enfin, depuis quelques mois, Boris Souvarine faisait de son côté reparaître le *Bulletin Communiste,* jadis organe orthodoxe du bolchevisme français, devenu maintenant un centre d'hétérodoxie où l'appuyait un petit groupe de camarades fidèles dont Marthe Bigot, Aucouturier, Hairius, Hattenberger.

Le ton du *Bulletin* était beaucoup plus virulent que celui de la revue de Monatte, les polémiques personnelles plus acerbes, quoique doctrinalement il se séparât de la *Révolution Prolétarienne* par une plus grande fidélité aux dogmes « léninistes », critiquant le « syndicalisme ». L'empreinte russe, la préoccupation des hommes et des choses de Moscou y était bien plus visible. Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas de se prononcer sur le compte de Zinoviev, par exemple, avec une rare virulence.

Mais, bien entendu, il se manifestait avec une passion bien plus grande encore lorsqu'il s'agissait de qualifier les « misérables menteurs du P. C. français », les « indescriptibles menteurs de l'*Humanité* », ou l' « Energumène en chef », le « capitaine franco-polonais » — le citoyen Treint — ou les « incurables idiots » qui « ne prennent pas la peine de lire avant de condamner » et qui composent le Sanhedrin bolchevik parisien.

Cependant cette direction du parti, maintenant aux mains de Treint, de Suzanne Girault — la « Cavalière Elsa », comme l'avait appelée Henri Sellier — et de Jacques Doriot, se flattait d'avoir, « grâce à la clairvoyance de la masse des adhérents du parti et à la fermeté de sa direction, complètement « éliminés du mouvement ouvrier » (lire communiste) les Frossard, les Souvarine, les Monatte, les Rosmer, chassés du Parti » (1) et d'avoir pleinement accompli cette fameuse « léninisation » du mouvement français, dont on ne cessait de proclamer l'urgente nécessité. Avec la grosse artillerie de l'*Humanité* — conservant 150.000 lecteurs — on pouvait la croire réalisée.

(1) Lettre ouverte aux membres du Parti, présentée à la Conférence du Parti des 1er et 2 décembre.

Il n'en était rien cependant, l'esprit diabolique d'hérésie, malgré toutes les formules d'exorcisme, reparaît toujours. Et tous les traitements de flagellation appliqués aux curés de Bombon de l'Eglise moscovite n'empêchèrent pas le Malin de se manifester à nouveau au cours de l'année 1925, sous les traits d'Amédée Dunois — auquel on enleva pour la peine ses fonctions à l'*Humanité* et jusqu'à la direction de la librairie — de Maurice Paz, et — qui l'eût cru — de Loriot, le fondateur même du parti!

Nous avons vu, ô prodigieux paradoxe, une majorité qui comprend des « bellicistes » de 1915, tels que Marcel Cachin, Garchery ou Colly, lui reprocher la « faiblesse », l'insuffisance de son action pacifiste pendant la guerre!

Mais, autant que nous pouvions en juger par les comptes rendus rageurs de l'*Humanité,* il semblait que l'action exercée de l'intérieur du parti par Loriot, A. Dunois et Maurice Paz, et de l'extérieur par Monatte et Souvarine, ne rencontrait aucun écho au sein des « masses » encore groupées autour du Parti communiste.

Aussi la surprise a-t-elle été grande dans le public lorsqu'on a connu, à la suite de sa publication fort tardive par les *Cahiers du Bolchevisme* (1) la *Lettre-manifeste* adressée à Moscou par 250 membres de la « droite » du parti, lettre qui, à la vérité, remonte au 25 octobre dernier, mais qui ne fut — si nous en croyons le citoyen Sémard — transmise à la direction du parti que le 31 décembre dernier aux fins de publication dans l'*Humanité* dans les quatre jours. Elle ne fut connue de l'opinion que quinze jours après par sa publication, non dans le grand quotidien, mais dans les obscurs *Cahiers* auxquels, il est vrai, toute la presse a fait une bruyante publicité.

Cette Lettre, adressée au Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, constitue le plus rigoureux réquisitoire qui ait été depuis longtemps dressé contre toute la tactique et la méthode du Parti communiste français. A maints égards, elle réédite ce que les militants du Socialisme n'ont cessé de proclamer, à l'encontre du Bolchevisme national et international depuis la fondation même de son « Internationale » de secte. Alors que ses dirigeants à Moscou ou à Leningrad et ses agents à Paris affichent ses progrès « formidables », les signataires du Manifeste proclament que le « Communisme » français est « *en pleine régression* » — et cela au moment « où les

(1) *Cahiers du Bolchevisme* du 15 janvier 1926, page 143.

circonstances politiques et économiques sont pleinement favorables » à sa propagande. Ce qui est parfaitement exact. Il a subi des « échecs cuisants », et c'est en vain que la Direction du Parti, « en présence du *fiasco de sa politique de bluff et d'intimidation* », essaie de « diminuer le désastre » dont elle est responsable.

Le Manifeste dénonce ensuite une « dictature intolérable qui finit par écœurer les plus dévoués de ses partisans ». Il somme l'Exécutif de s'opposer à de nouvelles exclusions qui risquent de provoquer « un dégoût général chez tout ce qui raisonne et pense dans le parti ». Constatant « qu'on ne peut donner aucun chiffre, même approximatif, des effectifs du parti » sur lesquels « on se garde bien de donner la moindre précision », ils constatent qu'ils « fondent comme beurre en poêle ». Beaucoup, à vrai dire, affirment que ce parti communiste, qui comptait 130.000 membres en 1921, n'en a pas 15.000 actuellement !

Et cela malgré les moyens d'action considérables que lui donnent la possession de l'*Humanité*, ses élus parlementaires, ses municipalités, les syndicats de la C. G. T. U. où, selon l'expresion de Hairius dans la *Révolution Prolétarienne*, « la bureaucratie communiste a étouffé toute vie syndicale ».

Les cellules sont « sans vie », les rayons « squelettiques ». Et ils citent un certain nombre de grands centres industriels de province où l'on ne trouve qu'« une cellule microscopique, eu égard au chiffre de la population ouvrière ».

Pour animer ces cellules anémiques, on a créé — toujours dans l'imitation servile des choses de Moscovie — « l'appareil » qui, « expression directe d'un bureau politique omnipotent, est au service non du parti mais d'une fraction ». Par ailleurs, *un népotisme éhonté a présidé à sa formation, entraînant un gaspillage d'argent formidable* ». Et les signataires concluent nettement que « les cellules ne peuvent pas constituer actuellement en France la base du parti », « elles offrent au patronat une cible facile ». Il faut « *revenir sans retard à la section territoriale*, comme base organique du Parti. »

Toutes ces critiques ne visent encore que les méthodes d'organisation. Celles qui vont suivre sont plus graves, puisqu'elles atteignent la méthode et la doctrine même des dirigeants de la rue Lafayette. Le manifeste dénonce — fort justement — chez nos bolchevick's la résurrection d'un véritable « *hervéisme* dont il stigmatise « *la démagogie grossière, l'outrance verbale, le bluff* », qui « ont constitué en toutes cir-

constances le fond de sa politique. » Il constate le résultat « piteux » des élections municipales et surtout cantonales.

Les 250, allant plus loin, ont osé se dresser contre toute la campagne à propos du Maroc, pour laquelle ils indiquent — très judicieusement — qu'on pouvait trouver une base d'action efficace et féconde et qui aurait obtenu l'adhésion du Parti socialiste et de la C. G. T., comprenant « la cessation des hostilités, la paix et l'indépendance du Riff, la lutte contre la ploutocratie financière ». Les dirigeants ont préféré les mots d'ordre absurdes d'*évacuation du Maroc* et de *fraternisation*, « qui en la circonstance n'étaient que surenchères sans objet réel, se condamnant ainsi à faire « cavalier seul ».

Le manifeste n'épargne pas davantage les fameux « Congrès ouvriers et paysans », qui furent « *un bluff et rien de plus* » et dont les délégués représentaient « *une infime partie de la population ouvrière* ». Mais, « prise dans l'engrenage de son propre bluff », la Direction a décidé ensuite la grève générale de vingt-quatre heures » qui fut un « *fiasco lamentable* », une « véritable défaite pour le prolétariat », car les « *millions d'ouvriers qu'on se vantait d'avoir derrière soi n'ont pas bougé* ».

Et nos hérétiques mentionnent encore l'*échec complet de la campagne pour l'unité syndicale dont « la responsabilité retombe entière sur les dirigeants du parti et de la C. G. T. U.* » Ils dénoncent les mots d'ordre « qui font le vide autour de nous, tel l'évacuation de l'Alsace-Lorraine ». Et ils ajoutent fort spirituellement : « Pourquoi pas l'évacuation de Nice, de la Savoie, de la Corse? ».

Ils réclament que « celui qui a quelque chose à dire » puisse le dire « sans être bafoué, intimidé, menacé d'expulsion » (c'est bien « la caserne ou le couvent » que nous annoncions aux emballés de Tours!). Ils constatent enfin que, tandis que le parti communiste, « *réduit à un rôle de secte* », *étouffe et meurt, le Parti Socialiste redevient peu à peu, grâce à ses* 110.000 *membres, le parti influent qu'il avait cessé d'être après la scission de Tours* ».

Ce remarquable document porte les signatures de 11 parlementaires : *Auffray, Adam, Baroux, Henriet, Laporte, Muller,* députés de la Seine, *Bizet,* de Seine-et-Oise; *Barra, Desoblin, Delourme,* du Nord; *Gautier,* de la Seine-Inférieure. Fait remarquable : tous les députés ouvriers, cheminots, gaziers, métallurgistes, vanniers, tandis que la Direction, sans cesse préoccupée de pourfendre la « droite intellectuelle », conservait la

fidélité des intellectuels — *Marcel Cachin, Vaillant-Couturier, André Berthon...*

On y trouve ensuite un certain nombre de militants communistes bien connus : *Loriot,* le créateur du parti; *Marthe Bigot; Hasfeld, Hairius, Marthe Pichorel, Heurtaux,* conseiller général; *Maurice Paz, Amédée Dunois, Lucie Colliard, Magdelaine Marx;* des secrétaires d'importants syndicats ou unions de syndicats de la C. G. T. U., tels que *Boville,* secrétaire de la Fédération de l'Alimentation, *Bèche,* secrétaire du Syndicat des Cimentiers de la Seine, *Carmel,* secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine-Inférieure; *Gaye,* de la Fédération des Métaux; *Lalande,* secrétaire du Syndicat de la Marine Marchande; *Mouniot,* secrétaire de l'Union des Syndicats de Douai; *Constant Nesboulous,* secrétaire général du Syndicat des Chauffeurs de Taxis de Paris — la plus importante organisation syndicale de la C. G. T. U. dans la région parisienne; *Widalenck,* des Métallurgistes parisiens; — beaucoup d'autres encore, connus par leur activité dans le milieu ouvrier et pour le zèle ardent qu'ils avaient manifesté au cours de ces dix dernières années en faveur des idées communistes.

Le document que nous venons d'analyser, et dont nous avons indiqué les principaux signataires, marquera sans aucun doute dans l'histoire de ces convulsions successives du bolchevisme français que nous venons de rappeler et qui se reproduisent très exactement dans les partis similaires d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, d'Italie, de Norvège — les autres sections, en dehors de la Russie, n'ayant, au reste, qu'une importance très minime.

Comme lors de la plupart des précédentes « hérésies » en France et à l'Etranger, les protestataires prétendent d'abord demeurer fidèles à la ligne directrice du mouvement, à son idéologie particulière; et s'élever seulement contre des déviations » qui, en réalité, sont l'expression naturelle, l'inévitable conséquence logique du système!

Ils ne tarderont pas sans doute, comme leurs prédécesseurs, à se détacher totalement de l'obédience moscovite — s'ils veulent du moins conserver la liberté de leur pensée et la fierté de leur attitude. Certains, nous assure-t-on, auraient déjà consenti de lamentables capitulations de conscience, n'osant braver les fureur des fanatiques qui acceptent tout les yeux fermés, faisant amende honorable pour avoir osé dire la vérité.

A vrai dire, une grosse inconnue demeure. Le Gouvernement des Soviets lui-même, qui vient de repousser brutale-

ment Zinoviev, ne se prépare-t-il pas, ainsi que le suppose notre camarade Rosenfeld, dont on lira par ailleurs une étude très intéressante sur le Congrès du parti communiste russe, à « liquider l'Internationale Communiste » elle-même, de plus en plus considérée, ainsi que l'écrivait Bernard Shaw, comme « la plus dangereuse ennemie de l'U. R. S. S. » ?

Autant de problèmes qui angoissent nos dirigeants communistes parisiens. Pour le moment, ils se consolent avec la décision du « Presidium » de l'Internationale moscovite, que dirige encore Zinoviev et qui, en repoussant la demande de réintégration dans le parti de Souvarine, lui reproche d'avoir, dans la *Révolution Prolétarienne, mené une campagne ignoble* contre la direction du parti français et de l'Internationale, et de continuer dans le *Bulletin Commuiste* « *la même campagne contre-révolutionnaire* (!) *et anti-communiste* ». En outre, le Comité Exécutif invite les membres du parti « qui ont soutenu directement ou indirectement l'*activité criminelle* de Souvarine « *à briser tous liens avec lui et son organe anti-communiste* » (1).

C'est dire que, pour quelques temps encore, on continuera à Moscou de pousser par les épaules, en dehors du Sanhedrin communiste, des hommes qui affectent de se raccrocher désespérément aux dogmes de l'Eglise, dont ils attaquent le plus violemment les dirigeants.

Dans quelle mesure la nouvelle scission qui s'annonce, se fera-t-elle sentir sur cette partie des masses prolétariennes, dans laquelle le bolchevisme exerce encore une assez forte emprise, à Paris et dans la banlieue parisienne notamment? C'est là une question à laquelle il est assez difficile de répondre d'une manière sûre. L'expérience des précédentes convulsions a montré que jusqu'ici elles ne pénétraient pas, n'exerçaient leur action qu'au sommet, mais n'atteignaient guère la profondeur des masses électorales sur lesquelles le bolchevisme a su garder son emprise.

Appuyés sur le grand quotidien de Jaurès, tombé entre leurs mains par le plus monstrueux paradoxe, en ayant fait l'instrument cynique de leur démagogie, les dirigeants communistes sont parvenus, au lendemain de ces scissions, à maintenir leurs contingents électoraux, en dépit du constant « massacre de leurs élites » qu'opérait dans leurs rangs la « machine à Zinoviev ». Privés de ses guides les plus sûrs, cette masse

(1) *Humanité* du 23 janvier 1926.

électorale n'en demeurait pas moins attachée aux hommes et aux shiboleths du Kremlin, acceptant d'apporter ses suffrages aux plus invraisemblables candidats que les dirigeants lui présentaient. C'est ce qu'on a vu se produire aux élections françaises en 1924 et, à un moindre degré, en 1925; c'est ce qui vient de se renouveler de surprenante façon aux élections d'Allemagne et de Tchécoslovaquie.

Le crédit moral, le prestige des partis communistes sortent chaque fois plus diminués de ces luttes intestines aux yeux de la majorité des éléments conscients de la classe ouvrière, mais leur force matérielle fut atteinte dans une bien moindre proportion. Nous saurons bientôt ce qu'il adviendra du bolchevisme français, après la nouvelle crise qu'il vient de traverser et dans quelle mesure a été réduite cette fois sa puissance électorale — qui a été jusqu'ici la seule manifestation réelle et tangible de l'activité de ce parti insurrectionnel et « antiparlementaire ».

Jean LONGUET.
